

Voyage en Arabie : Chronique et propositions de philosophie morale

Dominique de Courcelles

Directrice de recherche, CNRS/ENS –UMR 5037 « Transferts culturels ».
Ecole Polytechnique - Collège international de philosophie.

Edgar Morin dans *Pour une politique de civilisation* (Paris, Ed. Arlea, 2002) distingue la culture, ensemble des croyances, des valeurs propres à une communauté particulière, de la civilisation qui consiste en ce qui peut être transmis d'une communauté à une autre, à savoir les techniques, les savoirs, les sciences. Ceux qui ont fait, à partir du nord, le voyage d'Arabie au cours des siècles passés, les marchands venus de l'Europe chrétienne et méditerranéennes, ont été découvreurs de mondes nouveaux et passeurs de richesses, matérielles et immatérielles. Aujourd'hui plus que jamais, dans le contexte de la globalisation, il est impossible d'empêcher la circulation des hommes, des idées, des marchandises, malgré toutes les tentatives de frontières étanches. Les produits mondiaux qui sont échangés sont aussi bien les valeurs humanistes avec les grands textes philosophiques et spirituels que les plus hautes technologies ou les ressources naturelles. L'importance de tous les échanges quels qu'ils soient et des transformations généralisées à partir de ceux qui circulent et font circuler, tout cela ressortit à la légitimation des intérêts existants pour les individus voyageurs. Il n'y a pas de dialogue des civilisations sans dialogue des cultures, pas d'échange des savoirs et des technologies sans reconnaissance mutuelle des valeurs. Telle était mon hypothèse de départ lorsque je suis arrivée à Djeddah en avril 2012, invitée par l'Université du Roi Abdulaziz.

Si, dans les siècles passés, en raison des réminiscences des croisades en Palestine ou des guerres de la Reconquista espagnole, les voyageurs européens craignaient de s'aventurer dans l'Arabie musulmane, terre du fondateur de l'islam et de ses premiers compagnons, certains n'hésitèrent cependant pas à visiter les villes saintes, soit parce qu'ils étaient convertis à l'islam soit parce qu'ils feignaient de s'être convertis. Il y avait alors peu de raisons stratégiques de s'intéresser à la péninsule Arabique, surtout après la découverte du Cap de Bonne Espérance et la possibilité d'une liaison régulière par l'Afrique du Sud entre l'Europe et l'Asie du Sud Est. Certes, l'Arabie fournissait des parfums et des aromates, puis à partir du XVIII^{ème} siècle le café, mais la Syrie, la Palestine et l'Egypte paraissaient plus importantes pour la route vers l'Inde et la Chine. Le contrôle de la Mer Rouge par les forces maritimes ottomanes n'encourageait pas non plus les voyageurs à s'avancer au centre de la péninsule. Mais, peu à peu, les motivations militaires et la concurrence commerciale entre les pays européens, impérialistes et prétendument civilisateurs, suscitérent les financements de voyages d'exploration de l'Arabie et des régions voisines avec les objectifs, avoués ou non, de mettre la main sur l'Arabie et parfois même d'en finir avec l'islam. Cette histoire de l'imaginaire occidental a été bien évoquée par les travaux d'un savant saoudien, aujourd'hui ministre de l'Enseignement supérieur, le Dr Khaled Al Ankary sur les cartes européennes anciennes de la péninsule Arabique.

Il est intéressant d'observer qu'aujourd'hui, après le 11 septembre et les théories du clash des civilisations, le voyage d'Arabie ressortit encore aux mêmes imaginaires civilisateurs et suscite les passions et fantasmes de certains et certaines, prétendument appartenant aux élites intellectuelles européennes, qui, parce qu'ils/elles croient que l'Europe –et en particulier la France- serait faite de *welfare state* et de laïcité, d'émancipation (des femmes, des homosexuels, etc.) et d'humanisme séculier, conjuguent l'hostilité à l'égard de tout ce qui se réclame de l'islam, un certain antiaméricanisme et la prétention de sauver le monde avec des valeurs socialisantes et chrétiennes. Mais parce que l'Arabie paraît aussi comme le pays des « pétrodollars » et de la richesse dans un contexte d'appauvrissement généralisé des pays

d'Europe, elle est l'objet de leurs désirs et de leurs convoitises les plus inavouables ; ils/elles veulent s'en approprier quelques miettes et ils n'ont plus que leurs certitudes immatérielles et fantasmagiques pour s'affirmer hautains et dominateurs. L'Arabie devient alors le lieu où se radicalisent les tentations intérieures, les passions, les intérêts personnels, autour de la question, aussi ancienne que la philosophie et peut-être la seule grande question de la philosophie, la question de savoir quelle est la meilleure vie et quel avenir humaniste est possible.

C'est alors que j'ai observé que, pour de nombreux contemporains voyageurs d'Arabie, sûrs d'eux-mêmes et fiers de leurs occidentales identités, est la certitude morale : on sait ce qu'il faut faire et éviter, on veut que triomphent le bien, la vérité, le droit, la dignité de la personne humaine en excluant tous les « autres » humains enfermés dans le camp du mal, de la violence, de la barbarie, on sait ce qui est désirable ou non pour obtenir une vie bonne. Ce discours se retrouve dans toutes les cultures, nous vivons sous son empire plus absolu que jamais. La contradiction et l'incohérence, les dérives en inversions radicales des messages humanistes ne gênent nullement le sujet de cette sorte de certitude morale. Selon ce sujet, l'islam serait incapable d'interagir avec les réalités de la modernisation et de la globalisation autrement que sur le mode de la confrontation. Il faut donc se confronter avec lui en se focalisant par exemple sur la violence djihadiste ou en se focalisant, plus facilement, sur la question du voile islamique. Or, dans le contexte de globalisation et de réislamisation simultanées, la transformation des subjectivités individuelles est rapide et, par exemple, le voile se re-déploie dans un contexte de consommation de masse. Le souci éthique remplace l'insistance sur le particularisme religieux et les rapports entre sécularisation et islamisation ne sont pas nécessairement contradictoires, comme le prouve une simple visite de *malls* à Ryad ou Djeddah. Mais cette réalité reste largement inaperçue en Occident. C'est ainsi que le voyage en Arabie constitue l'épreuve inattendue de certaines certitudes morales sur la vie bonne ; il pourrait être l'occasion de la vigilance critique, de l'honnêteté intellectuelle, de la solidarité. Car la philosophie morale naît de la réflexion critique sur les certitudes morales, sur les conceptions différentes de la vie désirable, et tend à aider l'être humain à agir de façon libre, raisonnable et solidaire dans la perspective d'un bien ou d'un bonheur universel.

Mon voyage en Arabie, en avril 2012, a ainsi permis de réfléchir sur le cas très significatif d'un de ces voyageurs, une voyageuse « occidentale » en l'occurrence, qui avait accepté d'être l'hôte de l'Arabie mais qui refusait de porter l'abaya et surtout le voile -que personne n'aurait su d'ailleurs lui imposer à elle, comme étrangère. Cette femme ne cessa pas de dire aux femmes universitaires saoudiennes qu'elles rencontraient à quel point elle les plaignait et de leur demander pourquoi elles ne se révoltaient pas, ce qu'elle-même, à leur place, aurait fait depuis longtemps ; les femmes saoudiennes se sont alors senties profondément humiliées et certaines ont quitté la rencontre. Lors de sa visite de la ville de Djeddah, elle ne manqua pas « pour rire » ! de proposer à plusieurs reprises le mariage à tel ou tel vendeur de souk, au grand embarras de ceux qui l'entouraient. Surtout, lors de la cérémonie d'adieu, elle embrassa brusquement le doyen de l'Université qui lui remettait un présent pour la plus grande confusion de ce dernier et de certains des assistants, cependant que certains « occidentaux » riaient. Je pensais : Cette personne, de toute évidence, a des certitudes. Mais comment saurait-elle fonder en raison la morale particulière dans laquelle elle a été élevée et dans laquelle elle vit ? Quelle réponse pourrait-elle donner désormais à la question socratique : « comment doit-on vivre » ? Le sujet de la certitude est en effet convaincu qu'il dispose du critère valable du bien, il prescrit des actes, des comportements et des attitudes, il fait la leçon et il fait de « l'humour », il juge, approuve et condamne. Il ne saurait s'interroger sur l'origine de sa propre conscience morale ni sur les conflits qui constituent la morale dans laquelle il vit. Comment pourrait-il comprendre l'éthique existentielle de celles qui refusent d'enlever leur voile, lorsqu'il les accuse de faire le jeu d'hommes décrétés abusifs ? Son « altruisme » prétendument libérateur court le danger de verser dans un égoïsme de transfert, de désirs et d'intérêts érotiques et sexuels qui lui sont propres, ni universels ni universalisables en soi. N'observe-t-on pas ici le désir ancien, évoqué plus haut, de main mise sur l'Arabie et de réduction de l'islam ? La sensiblerie et le sentimentalisme

ne sauraient faire œuvre de justice pour une vie meilleure ni pour un juste humanisme. Dans aucune université du monde, des Etats-Unis au Japon, en passant par la Chine et l'Amérique latine, l'Espagne, l'Allemagne, la Tunisie, la Turquie ou la Russie, les cérémonies officielles ne donnent lieu à des familiarités. Pourquoi se scandaliser de la polygamie, lorsque l'on sait, de notoriété mondiale, ce que sont les pratiques dans les pays d'Occident ? La récente affaire DSK a été éclairante de ce point de vue. Telles sont les contradictions et les incohérences de tout sujet de la certitude. Contribuant à éloigner l'avènement d'une attitude et d'une culture humanistes dans son pays, dans sa communauté, le sujet de la certitude a la prétention de travailler en vue du profit de sa communauté et en vue de ce qu'il considère comme la seule réponse à la fois substantielle et universelle à la question de la vie bonne. La morale de l'autre lui apparaît comme pure violence et pure barbarie, et il veut pouvoir, sans scrupules, y répondre par la violence. Il introduit ici une morale pour la seule raison de l'utilité que cette morale possède de son propre point de vue qui est aussi celui de ses intérêts, ici, dans le cas évoqué, de sa prétendue affirmation de soi en tant qu'éclairé et libéré dans un monde arabe obscur et contraint. Sûr d'avoir raison sur la question de la meilleure vie, le sujet de la certitude n'a finalement rien dit, si ce n'est prouver son absolue discourtoisie et renvoyer l'autre à sa propre certitude. C'est là un moment tragique, un de plus, de la défaite des formes de pensée pouvant se prévaloir de valeurs humanistes.

Rien n'est plus commode que de se donner les apparences du courage moral, du courage capable de « faire bouger les choses » -c'est là ce que prétendait faire la voyageuse ! Le procédé est d'un attrait irrésistible pour une vanité bien française qui sait que la révolte est à la mode et que la critique morale, sans danger, contre les « barbares » paie en gloire et succès public. Les vaniteux –et la vanité est aussi la vacuité- trouvent le sens de leur existence dans la pure protestation contre une morale autre et fautive qu'ils dénoncent comme mensonge, barbarie, tandis qu'ils s'affirment comme les défenseurs de la « morale vraie », ici le droit à l'exercice de la violence physique afin de défendre une conception de la vie désirable. Est-ce que la philosophie morale ne procède pas en vérité de la connaissance de soi, de ses tentations intérieures, de ses passions, de son intérêt personnel ? C'est bien là la vertu de prudence. La philosophie morale concerne l'homme en sa totalité, avec ses désirs et ses problèmes ; elle est humaniste. Elle surgit quand les hommes en éprouvent le besoin, né de l'ébranlement de toute morale régnante. La réflexion morale, envisageant l'universel comme dépassement du particulier historique, est une recherche désintéressée parce qu'elle affirme que toute certitude morale, de quelque type qu'elle soit, n'est qu'un rêve auquel ne correspond aucune réalité. C'est ainsi que la réflexion morale sur la question de la vie désirable est ouverte au devoir de justice comme au devoir de prudence morale. L'individu venu d'une Europe en crise pour faire le voyage d'Arabie, sûr de lui-même et dominateur, focalisé sur la question vestimentaire et dépourvu de prudence, accepte comme seule réalité désirable ce que désigne l'une des morales historiques, celle à laquelle il appartient et qui, pour lui, est une évidence de plein arbitraire, par radicale inversion de son possible message humaniste. Sa morale n'est-elle pas seulement un moyen dans sa lutte personnelle pour les avantages d'un amour-propre assouvi ? C'est ainsi que la non observation des règles de la communauté qui l'accueille, même si, comme toutes les règles de toutes les morales, elles peuvent être contestées, modifiées, remplacées, réintroduit la violence, empêche tout dialogue solidaire et humaniste des civilisations, détruit pour celui qui se veut solidaire et humaniste la possibilité de se solidariser et de s'universaliser dans et par le contact avec d'autres êtres humains qui cherchent le bonheur de l'être raisonnable et spirituel et non la seule satisfaction des besoins et des désirs. C'est par la prudence que les implications de l'exigence de solidarité humaniste et d'universalité peuvent être développées, au sein d'une morale concrète et d'une conception particulière de la vie désirable. Il est étonnant d'observer que cette violence de quelques voyageurs a connu par contagion des prolongements, depuis telle marque choquante d'irrespect jusqu'à la grossière mise en avant d'intérêts égoïstes et privés.

Chaque communauté a sa morale. Pour pouvoir arriver à un accord solidaire et humaniste, à la paix et à la dignité dans la raison, donc à l'échange pacifié et solidaire des techniques, des savoirs, des sciences, donc d'un savoir vrai, il faut un accord sur des règles et des valeurs communes. Mais cet accord ne va pas de soi, il nécessite une vigilance critique, il ressortit à la philosophie morale. La philosophie morale naît quand l'être humain –homme ou femme- refuse le choix toujours possible de la violence absurde et muette, quand il recherche l'universalité dans le cadre de sa morale particulière et dans l'acceptation solidaire des morales particulières des autres, quand il est attentif aux événements porteurs d'un avenir humaniste. C'est ainsi que les éthiques modernes sont centrées sur la liberté et le respect mutuels entre égaux, plus que sur le bonheur qui intéressait les éthiques anciennes : tel est le sens du passage d'Aristote à Kant. Il n'y a pas de dialogue des civilisations sans dialogue des cultures, pas d'échange des savoirs et des technologies sans reconnaissance mutuelle des valeurs. Telle était mon hypothèse de départ. J'ai appris en Arabie, au cours de toutes les rencontres que j'ai pu vivre, que le dialogue des civilisations implique, aujourd'hui plus que jamais, la capacité de réfléchir sur ses propres préférences, désirs, appétits, croyances ainsi que la capacité de les accepter ou de les modifier, au sens de la capacité de se connaître, de se contrôler, de se gouverner soi-même. Tel est le sens du grand *djihad* de la pensée islamique, condition nécessaire pour une vie désirable, libre, raisonnable et solidaire.